

Présentation

Jean Copans et Bernard Bernier

Volume 10, numéro 1, 1986

Travail, industries et classes ouvrières

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006317ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006317ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Copans, J. & Bernier, B. (1986). Présentation. *Anthropologie et Sociétés*, 10(1), 1-9. <https://doi.org/10.7202/006317ar>

PRÉSENTATION



Jean Copans et Bernard Bernier

L'étude du monde industriel mobilise toutes les sciences sociales aujourd'hui. Malgré la connotation technique apportée par le terme « industriel », ce dont on parle, c'est de la société capitaliste et de ses conséquences historiques et actuelles, y compris de l'émergence des sociétés dites « socialistes » en Europe de l'Est. Le moment historique de l'émergence du capitalisme ne fait pas l'unanimité chez les théoriciens (cf. Wallerstein 1985)¹. Mais tous reconnaissent que le système capitaliste existe au niveau international et qu'il a introduit une rupture décisive dans la nature de l'organisation du travail et, plus généralement, dans les relations sociales, culturelles et politiques. Cette rupture historique a longtemps servi de fondement de la distinction entre l'ethnologie et les autres sciences sociales.

Mais la diffusion du « changement social » et du « progrès technique » a forcé la modification des frontières entre les disciplines. L'industrialisation du Tiers-Monde est devenue une préoccupation de l'anthropologie sociale. Et nous sommes surpris d'apprendre que la « Society for Applied Anthropology » est née il y a presque un demi-siècle aux États-Unis d'une pratique d'anthropologie industrielle (Holzberg et Giovannini 1981). Ces brèves indications soulignent d'emblée la diversité des références pratiques et, probablement, théoriques de ce champ de l'anthropologie. D'ailleurs, les qualificatifs varient puisque l'on parle aussi en France d'ethnologie industrielle, voire d'archéologie industrielle, et, en Amérique du Nord, d'anthropologie du travail (Burawoy 1979a, Wallman (éd.) 1979). Cette diversité est reflétée dans les articles de ce numéro qui démontre que la pratique de l'anthropologie urbaine, de l'étude de l'ethnicité, de la sociologie du travail et de l'histoire sociale peuvent relever aussi de l'anthropologie industrielle.

Ces ambiguïtés liées aux appellations et aux frontières entre disciplines, plus conjoncturelles que théoriques, méritent toutefois d'être clarifiées ou, du moins, explicitées. La diversité des anthropologies industrielles renvoie à la fois à des histoires nationales particulières, autant dans le développement des sciences sociales que dans l'étude du fait industriel et ouvrier, et à une

¹ On trouvera les références à la fin de la partie thématique de ce numéro dans le guide bibliographique.

pluralité de niveaux d'approches. Il n'y a pas de raison pour que cette pluralité d'objets et d'objectifs disparaisse au profit d'un domaine parfaitement circonscrit et uniforme. La diversité est plutôt un signe de vitalité et il est important de la conserver pour que la discipline conserve son dynamisme. Mais cette diversité même nous oblige à sérier les problèmes et les types d'approches.

◇ À chacun sa tradition

L'anthropologie industrielle est née au sein de la « forteresse capitaliste ». Cette « évidence » s'explique par l'enracinement psycho-sociologique et culturaliste d'une partie de l'anthropologie américaine et surtout par la nature des questions pratiques posées par l'évolution du capitalisme américain entre 1920 et 1950. Cette anthropologie, appliquée au plein sens du terme car utilisée à la solution des problèmes de gestion des entreprises, a plus ou moins disparu avec la prospérité de l'après-guerre; en tout cas, il s'agissait d'une anthropologie industrielle au sens étroit du terme, c'est-à-dire entrepreneuriale (Burawoy 1979a). Par ailleurs, quelque peu extérieure à ce courant, l'École de Chicago s'était intéressée dès les années 1920 aux modes de vie et d'occupation de l'espace de diverses catégories de personnes, y compris des ouvriers (et même au Québec, cf. Hughes 1943). Fortement liée à l'étude des groupes ethniques, cette forme de sociologie-anthropologie a duré jusqu'à nos jours (cf. l'étude classique de Gans 1962), entre autres sous la forme des études de « culture de la pauvreté ». Plus récemment, la diffusion du marxisme et de l'histoire sociale (en particulier suite aux ouvrages de Thompson 1966, et Braverman 1976) a donné lieu à une nouvelle anthropologie du capitalisme. L'économisme des nouveaux convertis a souvent pris le dessus (cf. les critiques de Burawoy 1979b; aussi, celles soulevées dans l'article de Teal dans ce numéro), mais il est certain que l'influence de Thompson et le vieux fond culturaliste de l'anthropologie l'ont souvent sauvée d'un certain dogmatisme (*Sociétés* 1984).

Dans les années 1960, en Grande-Bretagne, l'anthropologie sociale a commencé à s'intéresser aux « sociétés complexes » et au changement social (Banton (éd.) 1966). Ce courant, de nature fonctionnaliste ou néofonctionnaliste, va produire, par deux fois, sur les terrains africains et indiens, des anthropologies industrielles plus classiques et qui constituent peut-être les archétypes de l'approche anthropologique appliquée au monde industriel et ouvrier. En Grande-Bretagne même, ce courant devra composer avec la tradition de la sociologie de terrain en milieu ouvrier (cf. Young et Willmott 1957a et 1957b) et avec l'histoire sociale, marxisante ou activiste (Thompson 1966; Hobsbawm 1974; Obelkévich 1981; Poirier 1984; Samuel 1980), qui occuperont de fait une partie du domaine de l'anthropologie.

La France a connu une histoire plus originale, mais aussi plus décevante, que Gérôme ainsi que Charrasse et Noiriel évoquent en quelques traits dans

leurs articles de ce numéro. Deux grandes tendances sont en train de se partager ce nouveau domaine. Il y a d'abord le courant de « l'ethnologie française » qui s'intéresse à la tradition et qui penche vers le folklorisme et le technicisme. Ces recherches de patrimoine, d'inventaires, appuyées par l'archéologie industrielle, se consacrent aux outils, aux machines, aux modes de travail et aux savoir-faire. Dans ce cadre, l'industrialisation est conçue beaucoup plus comme un fait que comme processus ou mouvement social. Face à ce courant, il y a l'anthropologie urbaine comme anthropologie des groupes sociaux et des producteurs; il y a encore l'histoire sociale qui « anthropologise » ses perspectives, au bon sens du terme (voir Perrot 1974; Lequin 1979; Noiriel 1984a et 1984b). L'entreprise y est conçue comme une réalité sociale mais qui n'épuise pas toutes les relations qui la fondent et qui lui sont souvent extérieures.

Au Québec, les études en anthropologie industrielle et en anthropologie du travail ont subi l'influence des courants théoriques et méthodologiques américains et européens. L'étude pionnière de Hughes en 1943, dans le courant de l'École de Chicago, n'a malheureusement pas donné de suites immédiates. Dans les années 1960, une étude de Fortin et Tremblay (1964), dans le courant des sciences sociales américaines, alliant l'anthropologie culturelle et la sociologie statistique, a porté sur les conditions de vie des salariés. Mais il faudra attendre les années 1970 pour que les anthropologues se tournent de façon plus massive et systématique vers le monde du travail, le monde industriel et le monde ouvrier, et ce, à partir de diverses perspectives et préoccupations. Parmi celles-ci, on peut noter l'intérêt pour les chômeurs et les assistés sociaux (Letellier 1969 et 1971; Bernier 1976 et 1977) et pour les groupes ethniques (Bernier 1979a; Bernier, Elbaz et Lavigne 1978; Bernèche et Martin 1984; Teal et Bai 1981); l'anthropologie urbaine (Bernier 1978; Bernèche et Martin 1984); la famille et les modes de vie (Lamarche et al. 1973; Brien-Dandurand 1982); la condition des femmes (Brien-Dandurand 1982; Bernier 1979a; voir encore l'article de Teal dans ce numéro); les mouvements ouvriers (Duval 1973); le pouvoir local dans les villes industrielles (Bariteau 1985); l'histoire sociale (Ancil 1980; articles de Samson et de Hamel dans ce numéro); la santé en milieu industriel (Forest et Forest-Streit 1981; Berthelette 1980; Laplante 1983 et son article dans ce numéro). Quelques études ont porté directement sur le travail industriel et l'organisation en usine, à partir de techniques d'observation directe (Bernier 1976 et 1979a; Teal 1985 et son article dans ce numéro). D'autres ont touché à des catégories particulières de travailleurs, par exemple les travailleuses du vêtement à domicile (Morissette 1980). Enfin, des anthropologues travaillant au Québec se sont penchés sur des problèmes d'anthropologie industrielle et du travail à l'extérieur du Québec (Ancil 1980, sur les travailleurs immigrants canadiens-français aux États-Unis; Bernier 1979b, 1982 et 1985, sur le Japon; Elbaz 1979, sur Israël; Schwimmer 1979, sur la Mélanésie). Beaucoup de ces recherches ont été entreprises par des étudiants dans le cadre de leur mémoire de maîtrise ou de leur thèse de doctorat (voir la bibliographie sélective pré-

sentée dans ce numéro; les articles de Teal, de Hamel et de Laplante dans ce numéro sont tirés de leurs thèses de doctorat), ce qui signifie, de leur part, un intérêt plus grand que celui de leurs prédécesseurs pour une réalité qui les entoure et cet intérêt augure bien pour les recherches futures. Un point à noter : plusieurs des études mentionnées s'efforcent de combiner à la recherche empirique une tentative de clarification ou d'élaboration théorique et conceptuelle (cf. Bernier 1976; Teal 1985; Elbaz 1979; ainsi que les articles de Teal et Hamel dans ce numéro). D'autres recherches sont présentement en cours et leurs résultats devraient sortir sous peu.

Il existe aussi des traditions de recherche sur le monde ouvrier et le monde industriel suscitées par la pratique de la recherche dans les périphéries « pré-capitalistes ». La complexité de l'industrialisation en Inde explique la nécessité dans ce contexte d'une anthropologie sociale du travail industriel et des classes ouvrières (Holmström 1984; Singh 1982). La très riche bibliographie de Holmström dans ce numéro constitue donc un instrument de grande valeur pour tous ceux qui veulent construire une véritable anthropologie industrielle.

Si la société indienne, très stratifiée et relativement industrialisée, génère presque automatiquement une anthropologie (très largement autochtone : voir Srinivas et al. 1979) qui se rapporte au monde industriel, il n'en va pas de même des sociétés africaines. Un courant anthropologique s'intéressant à la détribalisation, à la migration de la force de travail, à l'adaptation urbaine et à l'industrie s'y est développé depuis les années 1930, sous l'inspiration de l'anthropologie sociale britannique. Ces recherches, concentrées surtout sur l'Afrique centrale et australe (Brown 1973), ont mis en lumière le changement des relations sociales sous l'influence de l'industrie et du travail salarié (voir l'article de Agier et Lulle). Il s'agit en fait, plutôt que d'une étude des lieux de travail eux-mêmes, d'une anthropologie des « masses laborieuses », relancée quelques décennies plus tard par les préoccupations politiques de l'indépendance. Les chercheurs se sont intéressés surtout à la conscience de classe des ouvriers, au syndicalisme et à la grève. Encore là, l'anthropologie s'est conjuguée aux disciplines voisines puisque, en même temps, des politicologues et des sociologues se sont penchés sur ce milieu social relativement inconnu (Peace, Cohen, Lubeck, Jeffries).

Cette anthropologie sociale des classes ouvrières africaines est aussi très culturelle : sur ce point, l'expérience de l'anthropologie urbaine (P.C. Lloyd) a exercé une grande influence, orientant la recherche vers des unités et des catégories sociales qui entrent en relation avec le monde ouvrier : les unités domestiques et résidentielles, les relations ethniques, les rapports économiques dits « informels » forment un milieu social *hors de l'entreprise* qui détermine aussi profondément, sinon plus, que les procès de travail et les relations de production capitalistes, les consciences sociales et les comportements de ces travailleurs. Dans cette perspective, il n'est pas possible de séparer conditions historiques d'apparition, conditions de production et

conditions de reproduction dans l'étude des travailleurs africains de l'industrie.

Cette conclusion méthodologique devient du coup une véritable hypothèse théorique qui remet en cause tout un ensemble de théories économiques et sociologiques sur le développement capitaliste non seulement en périphérie mais également au centre : on s'aperçoit que le salariat ne peut exister sans le non-salariat, que la prolétarisation est un phénomène non linéaire et que le prolétariat n'est pas produit une bonne fois pour toutes. Cette hypothèse est apparente dans plusieurs articles de ce numéro, tels ceux de Teal, Hamel, Samson, Charrasse et Noiriel, Agier et Lulle, et la note de Bernier et Chrétien.

Mais reconnaître la nécessité d'étudier le « hors-travail » ne doit pas signifier l'exclusion de l'observation et de l'analyse des milieux de travail. En fait, l'anthropologie sociale du travail industriel en Afrique s'est avérée fort peu industrielle en ce sens qu'elle a souvent ignoré, volontairement semble-t-il, les rapports dans l'entreprise. Il convient sur ce point de suivre les traces de l'anthropologie indienne qui, elle, s'est beaucoup consacrée à l'observation des ateliers et des chantiers.

Il ne faut pas oublier de mentionner la contribution française à cette anthropologie des classes ouvrières africaines. En France, l'intérêt pour ce sujet est récent. Certes, il y a eu le travail pionnier de Georges Balandier (1955). Mais cette œuvre prémonitoire qui tourne largement autour des travailleurs n'a malheureusement pas eu de postérité immédiate. Nous redécouvrons aujourd'hui la filiation de beaucoup d'études avec celle de Balandier et avec une époque qui se posait la question du travail en termes globaux (Copans 1985a et 1985b; *Présence Africaine* 1952; voir aussi Le Bris, Rey et Samuel 1976). Il convient aussi de mentionner l'étude de Bourdieu (1963) qui a utilisé les méthodes de l'anthropologie pour étudier le sous-prolétariat urbain en Algérie.

Les traditions du champ de l'anthropologie industrielle et de l'anthropologie du travail sont donc passablement diversifiées. Sans vouloir les unifier à tout prix, il est possible néanmoins de préciser les objectifs les plus importants communs aux études dans ce domaine de recherche qui, faut-il le dire, devient crucial dans la crise actuelle du travail industriel et des sciences sociales qui lui sont consacrées.

◇ Objets, théories et méthodes

Cette brève évocation suggère plusieurs pistes de recherches qu'il est temps d'articuler entre elles. Pour commencer par le commencement, c'est, ou plutôt ce doit être, une anthropologie des lieux de travail industriel. Les méthodes de terrain, de l'observation et même de l'observation parti-

cipante éclairent d'une lumière inédite la vie quotidienne de l'entreprise. Sur ce point, l'article de Teal dans ce numéro est un exemple important. Certes, cette anthropologie n'est pas seulement celle des ouvriers; elle est celle de l'ensemble des rapports sociaux du procès de travail « capitaliste ». Elle prend donc en compte toute la hiérarchie technique, administrative et « politique » de l'entreprise qui domine et entoure les ouvriers.

Ce point de vue de l'atelier, du poste de travail, reconstitue l'histoire des pratiques et des environnements. À ce niveau, c'est le groupe tout entier des travailleurs qui occupe la scène : c'est l'esprit d'entreprise en tant que produit social et culturel, en tant qu'élément du mouvement social. Le passé, l'espace des relations deviennent des enjeux des pratiques industrielles, c'est-à-dire des rapports entre patrons et ouvriers. Il y a là des questions qui sortent du champ de l'anthropologie même si leurs réponses font partie intégrante de cette nouvelle perspective. En effet, la place de l'entreprise dans les relations économiques et le marché définissent une stratégie patronale en matière de gestion de la force de travail. Mais cette même stratégie reste subordonnée à des conceptions « de classes » des relations industrielles, à une interprétation des besoins et des moyens de travail.

Cette anthropologie du poste de travail, de l'atelier et de l'entreprise n'a rien d'une anthropologie sociale de la communauté traditionnelle. Tout d'abord, elle n'est qu'un point de départ (ou un point d'arrivée). Ensuite, elle pose par définition l'ouverture de l'entreprise même si, par moments, celle-ci fait figure de champ clos. Il est bien entendu que, comme toute anthropologie, celle-ci est comparative. La nature du capital, de la branche industrielle, de la technologie, de la situation sociale de l'entreprise ainsi que du pays ou de la région où elle se situe sont autant d'éléments qui se combinent pour diversifier ce champ social. Il n'y a donc pas lieu ici de rechercher un modèle social industriel universel, qu'il soit prolétarien ou patronal. Un élément particulièrement significatif, sur ce point, est l'existence ou non d'une zone industrielle, voire d'une cité ouvrière.

L'organisation industrielle est toujours en rapport avec le tissu social et notamment résidentiel des travailleurs. Notre anthropologie industrielle prend carrément position pour l'étude du hors-travail. Il n'est pas possible de comprendre les ouvriers dans l'entreprise si l'on ignore ce qu'ils sont à l'extérieur. Évidemment, là encore, il faut choisir ou du moins identifier les caractères sociaux et culturels pertinents. Sur ce plan, il faut tenir compte des différences entre sociétés, notamment des distinctions en matière de reproduction sociale et culturelle. L'origine sociale (au sens large) des ouvriers nous oblige aussi à poser la question de la prolétarianisation. L'extrême faiblesse des emplois industriels (l'industrialisation périphérique) impose l'examen des autres formes de la production, aussi bien rurales qu'urbaines, et notamment l'élucidation du rôle du secteur dit informel. Si l'on devient ouvrier pour quitter au plus vite sa condition, l'examen des milieux productifs alternatifs fait partie de l'anthropologie industrielle, au même titre que

celui de l'entreprise capitaliste elle-même. Les recherches de Peace sont décisives sur ce point (1979). L'ouvrier n'est pas qu'un travailleur de l'industrie : sa participation au procès de travail s'en ressent de même que sa conception du monde.

Celle-ci est aussi liée à ses conditions de vie et à sa position sociale. Plus empiriquement, la résidence, les réseaux familiaux (article de Hamel), ethniques (article de Teal), religieux, conviviaux sont des contraintes ou des atouts par rapport à l'emploi industriel. Il convient de les reconstituer dans le détail et dans la perspective d'une construction dans le temps. De l'entreprise, nous passons ainsi à la ville et à la mobilité sociale. Parce que, en fin de compte, ces processus sociaux liés à la résidence, aux divisions ethniques, à la mobilité sociale, etc., sont ceux qui définissent l'accès à l'entreprise ou à son marché du travail et ceux qui déterminent la reproduction de cet accès. Problème anthropologique par excellence. Mais plus encore, la compréhension de ces processus que l'on peut appeler culturels est indispensable à la saisie du mouvement ouvrier. Les conditions politiques, organisationnelles, sociales et linguistiques de la mobilisation ouvrière ne peuvent se déduire de l'entreprise seule ni du seul rapport politique entre ouvriers et patrons. Le hors-travail comprend aussi le rapport au politique, à l'État et à la politique de l'État à l'égard du monde du travail. Le vécu des transformations législatives et réglementaires, les conceptions des services de protection sociale, de la législation du travail, de l'organisation syndicale, ajoutent un univers supplémentaire à ceux que nous avons déjà énumérés. C'est pourtant dans les pratiques de mise en œuvre de ces instruments que se perçoivent surtout les rapports de classes à l'échelle nationale. L'anthropologie ne peut ignorer ces lieux de l'administration et de la gestion du monde du travail car ils deviennent parfois des symboles de la lutte des classes (Mihyo 1982 et 1983; voir aussi l'article de Charrasse et Noiriel dans ce numéro).

Du poste de travail, nous sommes remontés au capital (même international), nous sommes allés au cœur des sociétés ouvrières, au cœur des arrangements résidentiels, des divisions sociales et de la culture. Nous avons aussi insisté sur la place importante de l'État et du politique. Cette vaste fresque est tout naturellement une fresque historique : celle de la prolétarianisation. Ceci ne signifie pas pour autant que histoire et anthropologie sont interchangeables, mais les transformations du monde industriel et ouvrier sont, quoi qu'on en pense, très rapides. L'histoire se fait à mesure et l'anthropologie se doit de s'y intéresser.

Mal informés de l'histoire réelle du capitalisme et de l'industrialisation, les anthropologues comme les sociologues ont eu tendance à mythifier la classe et à prendre le modèle des grandes concentrations industrielles et ouvrières comme universel. La crise des dix dernières années, appuyée par des études du monde industriel à la périphérie et de la proto-industrialisation, a remis en cause cet imaginaire historique qui régnait aussi bien en

milieu patronal que syndical ou révolutionnaire. Il n'existe pas de classe ouvrière en soi, fermée sur soi, sauf dans les concentrations spécifiques des entreprises minières, des cités ouvrières du rail et de l'agro-industrie. Si l'anthropologie refuse de traiter de l'usine comme unité et si elle ne peut saisir qu'occasionnellement l'ensemble des déterminations du monde ouvrier et industriel, elle doit accepter un objet éclaté socialement, spatialement et temporellement. Et ce, même si la plupart des idéologies scientifiques et politiques poussent dans le sens contraire.

La classe ouvrière unique, unie et unifiée n'est que l'une des formes et l'un des moments de la prolétarisation. Il s'ensuit que toutes les formes de salariat a-typiques (comme disent les économistes) en font partie; que les rapports sociaux non capitalistes sont également partie prenante des déterminations des classes ouvrières. Il faut donc se donner les armes méthodologiques et théoriques pour traiter sur un mode majeur – et autonome – ce que jadis on considérait comme des survivances, voire comme des caractéristiques « contre-révolutionnaires ». Comme le souligne Lubeck (1981), un ouvrier musulman et polygame est non seulement un ouvrier, il peut même être un cadre syndical ou un ouvrier efficace.

L'anthropologie industrielle, même si elle signale par son apparition une lacune objective, n'a de sens que si elle devient une anthropologie *des* classes ouvrières; classes ouvrières plurielles par une combinaison de formes et d'origines. La complexité de l'objet, son idéologisation extrême posent à l'anthropologie un défi fondamental que peu de chercheurs ont encore relevé.

Les articles de ce numéro, tout en n'épuisant pas, tant s'en faut, le champ de l'anthropologie industrielle, soulèvent une bonne partie des points que nous venons de souligner. Teal, à la suite d'une période de plusieurs mois comme travailleur dans une usine de vêtements de Montréal, analyse les relations entre sexes, groupes ethniques et postes de travail dans une étude des rapports internes à l'usine. Il en tire des éléments de critique théorique contre Braverman (1976). Les articles de Hamel et Samson se fondent sur des documents d'archive dans des analyses de structures industrielles passées : Hamel à la Forano de Plessisville, Samson aux Forges du Saint-Maurice. Hamel y ajoute des considérations théoriques et méthodologiques. Charrasse et Noiriel étudient les relations entre chercheurs et population étudiée à l'occasion d'une recherche sur la réaction ouvrière à la crise de la sidérurgie en Lorraine. Gérôme s'intéresse aussi à cette relation dans le cadre de la mise sur pied des mécanismes de conservation de la tradition technique par la Caisse d'Activités Sociales de l'Électricité et du Gaz de France à Poitiers. Ces deux articles, tout comme la note de Bouvier, font la critique de certaines études antérieures en France et proposent des pistes théoriques et méthodologiques. Enfin, l'article de Laplante et son équipe analyse, par des méthodes statistiques, les déterminants des problèmes pulmonaires

et respiratoires dans un chantier naval de Sorel-Tracy. Ces articles sont complétés par une bibliographie sélective sur l'anthropologie industrielle et par une bibliographie extensive de Mark Holmström sur l'anthropologie sociale du travail industriel en Inde. Nous pensons que l'ensemble de ces contributions se situe dans la ligne des recherches anthropologiques actuelles sur le travail industriel et sur les classes ouvrières.